

«LE SABLIER»

2

**GEORGES RENCY**  
de l'Académie royale de littérature

**LES LIVRES  
ET  
LA VIE**

**LOUVAIN**  
**EDITIONS STYX**  
- 1941 -

M. Pierre Maes a consacré à Rodenbach une excellente étude. Consciencieusement, minutieusement documentée, elle nous livre sur le poète du *Voile* tous les renseignements possibles.

La famille Rodenbach est originaire d'Andernach, dans la Prusse Rhénane. Le trisaïeul du poète, chirurgien d'armée, vint en Belgique en 1748, s'y maria avec une jeune Flamande et, en 1757, après la signature du traité de Versailles (déjà !) s'installa définitivement à Roulers pour y pratiquer la médecine.

Son fils, après avoir étudié lui aussi la médecine à Paris, préféra la carrière du commerce. Il eut quatre fils qui, tous, se distinguèrent brillamment en 1830. Ils avaient, comme leur père, fait leurs études à Paris. L'un d'eux fut le grand-père du poète flamand Albrecht Rodenbach, l'auteur de *Gudrun*. Un autre, aveugle, s'occupa avec une tendre passion du sort malheureux des infirmes de sa sorte et publia des ouvrages sur les Aveugles et les Sourds-Muets qui le rendirent célèbre dans le monde entier.

Le troisième fut le grand-père du poète. Médecin distingué, publiciste remarquable, homme politique, diplomate, il s'était marié à Bruges et avait habité pendant quelque temps cette ville qui allait devenir, par atavisme sans doute, la hantise constante de son petit-fils.

Au reste, c'est à Bruges, en 1824, que naquit le père de Georges Rodenbach. Après de sérieuses études à Paris, il entre dans l'administration et occupe à Ypres, puis à Tournai le poste de vérificateur des poids et mesures. En 1852, il épouse, à Tournai, Mlle Rosalie Gall, qui lui donne plusieurs enfants, parmi lesquels

un seul fils, Georges, Raymond, Constantin. Deux des filles moururent à peine adolescentes.

Les soucis administratifs n'absorbaient pas toute l'activité du père de Georges. Comme tous les Rodenbach, il aimait les Lettres et y consacrait ses loisirs. Peu de temps après la naissance du petit Georges, il est envoyé à Gand pour y exercer ses fonctions. Et c'est à Gand que le futur auteur de *Bruges-la-Morte* grandit et fait toutes ses études. C'est à Gand, dont certains quartiers ont gardé le charme des choses du passé, qu'il reçoit ses premières impressions d'artiste. Car il ne résida jamais à Bruges d'une façon continue, mais il devait y retrouver plus tard, concentrées et sans alliage, les mélancoliques beautés qui l'avaient ému, adolescent, sur les bords de l'Escaut.

Au collège de Sainte-Barbe, il a pour ami Emile Verhaeren qui, en ce temps-là (vers 1870), imitait avec ardeur Musset, tandis que le jeune Rodenbach, plus moderne, brûlait d'admiration pour François Coppée. Son premier ouvrage : *Le Foyer et les Champs* (1877) ne contient, pour ainsi dire, que des décalques du poète des *Humbles* et des *Intimités*.

Docteur en droit la même année, il va, suivant une tradition de sa famille, compléter ses études à Paris. Il y demeure un an, envoyant régulièrement des « Lettres parisiennes » à *La Paix*, journal hebdomadaire bruxellois, rédigé et édité par Coomans, député catholique et littérateur de talent. Encore que son séjour à Paris l'enchantait et lui permette de fréquenter les milieux littéraires, il éprouve — et il l'écrit — un sentiment très vif de *nostalgie*. C'est ce sentiment spontané et sincère que, dans la suite, il cultivera en lui et dont il alimentera toute son œuvre.

Bien accueilli par le délicieux Coppée, il assiste aux séances des *Hydropathes*, la fameuse société d'Emile Goudeau, et il y déclame sa pièce bientôt fameuse : *Le Coffret*, qui devait être son *Vase brisé*. Il noue à Paris beaucoup d'amitiés, et y fait la connaissance de Louise Ackerman, l'auteur si cruellement pessimiste de *l'Ode à Pascal*. Il est incontestable que Louise Ackerman

man exerça, par son pessimisme même, une très forte influence sur le développement intellectuel du jeune Rodenbach.

Coppée le conduit chez le vieil Hugo, qui lui apparaît simple, doux et familier, causant beaucoup, malgré ses soixante dix-sept ans, au milieu de ses deux petits-enfants, Georges et Jeanne, et de ses intimes Meurice, Coppée, Vacquerie et Paul de Saint-Victor. Il entend le père Didon, le père Monsabré, et aussi l'ex-père Hyacinthe Loyson, qui officie à la chapelle de la nouvelle église gallicane, surnommée méchamment : *Les Folies Loyson*.

Avant de quitter Paris, il publie chez l'éditeur Lemerre, grâce à la bienveillante intervention de Coppée, *Les Tristesses*, où l'on découvre encore de nombreuses influences (Hugo, Baudelaire, Banville et — naturellement — Coppée), mais qui marquent un progrès sensible sur *Le Foyer et les Champs*.

\* \* \*

Et le voici rentré à Gand. A présent, c'est la nostalgie de Paris qui le tourmente : « Tu ne sais pas, écrit-il à Verhaeren, ce qu'on perd en perdant Paris ! » Il a beau réciter son *Coffret* dans tous les salons de Gand, les succès qu'il y recueille ne lui font pas oublier l'encens plus délicat et plus flatteur de Paris. Il travaille — sans enthousiasme — au barreau, collabore à des journaux, compose son troisième ouvrage : *La Mer élégante*, qui paraît en 1881 et ne vaut certes pas mieux que *Les Tristesses*. L'influence de Coppée y domine toujours.

*La Jeune Belgique* a paru et groupe autour de son audacieux drapeau tout ce que le pays compte de jeunes écrivains de talent : Max Waller opère... avec douleur la discrimination. Bien entendu, Rodenbach est de la fête, ce qui ne l'empêche pas, l'été, à Ostende, puis à Blankenberghe, de publier, avec son ami Emile Verhaeren, un journal littéraire et mondain de saison : *La Plage*.

Vient le banquet fameux, la « Pâque littéraire bel-

ge », offert en 1883 à Camille Lemonnier pour protester contre la décision du jury qui a refusé à l'auteur du *Mâle* le Prix quinquennal de littérature. C'est Rodenbach qui prend la parole au nom de tous ses jeunes confrères et salue magnifiquement Lemonnier du titre de Maréchal des Lettres.

La même année 1883, Rodenbach quitte Gand et s'installe à Bruxelles. Il y publie *L'Hiver Mondain*, qui appartient à la même veine que *La Mer élégante*, mais est de forme très supérieure. On y voit poindre un procédé qui restera cher à Rodenbach, et qui consiste à découvrir, à suggérer de mystérieuses *analogies* entre les êtres et les choses. *L'Hiver mondain* est, en général, assez mal accueilli : on reproche à l'auteur ses néologismes et son excessive préciosité.

En 1884, la *Jeune Belgique* va déposer une palme sur la tombe oubliée de Van Hasselt et c'est Rodenbach encore qui prononce le discours obligé. Il étonne Bruxelles par son élégance un peu voyante et, en 1885, à la *Grande Zwans Exhibition* du Musée du Nord, on le caricature, on le raille copieusement. Dans ce temps même, il défend Waller dans ses procès contre M. Wauwermans et Coquelin aîné.

L'année suivante, 1886, il donne sa *Jeunesse blanche*, où sa personnalité se dégage enfin et où seule se sent encore çà et là l'influence de Baudelaire. C'est dans la *Jeunesse blanche* qu'on peut lire ce beau poème : « *Veillée de gloire* », d'une si poignante sincérité :

*Quel orgueil d'être seul, à sa fenêtre, tard...*

Rodenbach, vers la même époque, sert de parrain à trois recrues littéraires gantoises. Maeterlinck, Van Lerberghe et Le Roy, qu'il fait entrer à la *Jeune Belgique*. Il devient et reste pendant deux ans le secrétaire du journal indépendant *Le Pays*, fondé par un groupe d'hommes politiques d'éducation catholique, qui voulaient former un parti conservateur sans attaches confessionnelles. Après deux ans, *Le Pays* meurt et Rodenbach repart pour Paris, emportant dans son bagage

le manuscrit inachevé d'un nouveau livre de vers : *Le Livre de Jésus*, qui ne paraîtra jamais, celui d'une longue nouvelle : *L'Amour en exil*, et aussi le texte imprimé d'un roman qui avait paru en feuilleton dans *l'Indépendance Belge* sous le titre de *La Vie morte* et qui allait devenir *L'Art en exil*.

\* \* \*

A Paris, la vie de Rodenbach fut celle d'un homme de lettres extrêmement laborieux qui ne connaît d'autres événements marquants que la publication de ses livres. Il envoie de là-bas des Lettres au *Journal de Bruxelles*, puis au *Journal de Genève* : il s'y montre annaliste spirituel et avisé des faits menus et notables de la vie parisienne. A peine arrivé, il a épousé sa compatriote Anna Urbain, ayant pour témoins Léon Cladel et François Coppée, tandis que sa fiancée avait les siens en la personne de son oncle, l'ingénieur Urbain et de Mathias, comte de Villiers de l'Isle d'Adam, l'auteur des *Contes cruels*.

En 1889, l'éditeur Quantin publie la *Vie Morte* sous le titre de *l'Art en exil*. Il y a déjà, dans cet ouvrage, le thème favori de Rodenbach : le héros, poète solitaire et méconnu, en exil de sa propre patrie, se meurt de tristesse et d'ennui dans le mélancolique décor d'une vieille ville flamande. Mais ayant aperçu une jeune béguine, il est séduit par le mystère de ses voiles. Il l'arrache à son couvent et l'épouse. Elle ne le comprend pas et leur union est toute semée de douloureux malentendus. Elle meurt bientôt. Le poète retourne à son existence silencieuse et dolente, bercée par le chant monotone des cloches.

*L'Art en exil* fut assez sévèrement jugé en Belgique, où certains voulurent y voir un pamphlet haineux contre le pays. A Paris, il fut mieux accueilli et valut à l'auteur une recrudescence d'attention et de sympathie de la part de maîtres comme Villiers, Barbey d'Aurevilly, Banville, Mallarmé, Daudet, et surtout Edmond de Goncourt, qui éprouvait pour lui une véri-

table amitié et l'appelait « son poète », lui qui pourtant détestait le langage des vers.

En 1891 paraît le *Règne du Silence*, que loue la critique ; en 1892, au « rez-de-chaussée » du *Figaro*, *Bruges-la-Morte*, qui obtient bientôt en volume le plus grand succès et consacre la réputation de Rodenbach.

M. Maes résume et analyse en termes excellents cet étrange roman où s'entrelace le thème de la ville morte, avec ses canaux, ses béguinages et ses cloches, à celui, cher à l'auteur, du dédoublement de la femme aimée, un sosie purement charnel succédant à la sainte ravie par la mort. Ce n'est certes pas un chef-d'œuvre. N'empêche que Rodenbach a créé là un poncif, ce qui n'est pas si fréquent en Art, et que le titre au moins de l'ouvrage survivra, sauvant, quoi qu'il arrive, le nom de l'auteur de l'oubli.

Au surplus, on contesterait vainement que ce livre a fondé la vogue touristique de Bruges et qu'à ce titre seul, les Brugeois auraient dû montrer envers la mémoire de Rodenbach un peu plus de reconnaissance. Ils ont repoussé dédaigneusement le monument qu'on voulait élever au poète près du Lac d'Amour, mais, à chaque saison nouvelle, ils encaissent sans dégoût les francs, florins, livres et dollars que le succès mondial du roman de Rodenbach a dérivés vers eux...

Cependant le poète continue à travailler. Il donne, coup sur coup, en 1893, *Le Voyage dans les yeux* ; en 1894, *Le Voile*, créé sur la scène de la Comédie-Française, par Marguerite Moréno et Paul Mounet : Rodenbach est le premier Belge joué dans la maison de Molière ; la même année, *Le Musée de Béguines*, recueil de neuf nouvelles extrêmement originales, qui fut fort remarqué ; puis ce sont trois volumes de vers formant un ensemble parfaitement cohérent, où les mêmes thèmes reparaissent, traités avec une minutie et une subtilité croissantes : *Le Règne du Silence*, *Les Vies encloses*, *Le Miroir du Ciel natal*. Ce dernier fait de sérieuses concessions au symbolisme et au vers libre.

\* \* \*

Déjà Rodenbach porte en lui le germe de la maladie d'intestins qui va l'emporter. Il partage son temps entre Paris et Knocke, où il passe l'été. J'eus l'occasion de l'y voir, en 1896, je pense, en compagnie d'Octave Mirbeau et de Gustave Kahn. Knocke était alors la plage des poètes et des artistes. On y voyait aussi Maurice Kufferath, Henri Vande Putte, Maurice des Ombiaux...

Très blond, très mince, suprêmement élégant, Rodenbach promenait partout un sensationnel veston de couleur acajou. A côté de lui, Mirbeau, épais, tassé, rébarbatif, avait l'air d'un molosse de méchante humeur.

En 1895, paraît une « nouvelle » mystique : *La Vocation*. En 1897, son meilleur roman : *Le Carillonneur*, qui est une protestation éloquente contre Bruges Port-de-mer et les projets sacrilèges de modernisation de la vieille cité des Béguines et des Cygnes. Il donne encore *L'Arbre*, une nouvelle « hollandaise », achève les contes du *Rouet des Brumes*, qui paraîtra après sa mort. Il avait vu disparaître ses meilleurs amis, Goncourt, Daudet, Puvis de Chavannes, Mallarmé enfin, qui lui était cher entre tous. Le soir de Noël 1898, il s'éteignit lui-même, après une courte maladie.

J'étais à Paris en ce moment et me souviens encore de ma stupeur incrédule en lisant l'annonce de sa mort en tête d'un journal du lendemain matin.

Le 28 décembre, j'assistais avec Verhaeren à ses obsèques. Il y avait là fort peu de Belges. Par contre, toute la littérature française défila devant sa dépouille, dans le petit hôtel du boulevard Berthier, où il habitait depuis un an. Je revois le peloton de soldats rendant les honneurs au chevalier de la Légion d'Honneur. Je revois Mirbeau, Barrès, Hérédia, Léon Daudet, Kahn, Abel Hermant, de Régner, Dierx, Gabriel Hanotaux et Henri Bataille, si frêle, si pâle, si chancelant qu'il semblait, lui aussi, prêt à trépasser. Tous étaient profondément, visiblement émus. Verhaeren pleurait à chaudes larmes. Rodenbach s'en allait de ce monde à quarante-trois ans !

On peut aimer ou ne pas aimer l'œuvre du poète : on devra, dans les deux cas, reconnaître qu'il fut un maître. Son originalité est certaine. Il demeure, par excellence, l'évocateur de l'invisible. Il a le sens subtil des analogies mystiques entre ce qui se voit et ce qui se devine ou se pressent. Il est et reste le peintre et le poète de cette Bruges unique et merveilleuse, l'un des rares lieux de notre monde où l'âme peut encore, dans un décor propice, s'évader vers le Rêve, goûter le charme indicible du Passé.

M. Maes doit être remercié pour avoir ramené notre attention à ce grand écrivain de chez nous, pour nous avoir inspiré le désir de lire ou de relire ses œuvres. Son étude est indispensable à qui veut connaître Rodenbach et se diriger à travers ses ouvrages. Elle s'accompagne de quatre-vingts pages de bibliographie qui représentent un véritable travail de bénédictin et renferment toutes les indications imaginables sur ce que Rodenbach a écrit lui-même et sur ce que l'on a écrit de lui.